

ROGER VRIGNY

Pourquoi
cette joie ?

nrf

GALLIMARD

A Christian Giudicelli.

AVERTISSEMENT

Les pages qui suivent sont extraites de cahiers de notes, échelonnés de 1946 à 1963, avec des interruptions de plusieurs années. Je n'ai jamais pu tenir un journal de façon régulière. C'est une « discipline » — comme on dit — qui demande de la méthode, de l'application, un sens de l'économie et du placement, toutes qualités dont je suis dépourvu. J'y étais plus docile dans ma jeunesse, d'abord parce que j'imitais. Je lisais le journal des autres, Gide et Kafka étaient mes grands hommes, je voulais faire comme eux. Parce que j'avais besoin de me rassurer aussi. Je me voyais seul, en dehors de tout ce qui représente la vie pour le monde — un métier, une carrière, une famille — ce qu'on appelle la « réalité sociale ». J'avais du mal à y participer, à la considérer avec sérieux et respect. C'est une attitude propre à l'adoles-

cence et qui n'a rien d'exceptionnel. Si elle a persisté, dans mon cas, au-delà des limites habituelles, ma nature et mes goûts y furent pour quelque chose. Les circonstances également. Dans les années 40, on s'en souvient peut-être, cette fameuse « réalité » — à laquelle se heurtent traditionnellement les aspirations du jeune âge — avait pris l'aspect d'un désastre national, consommé en cinq semaines. Du coup elle ne jouait plus son rôle, ou le jouait trop bien. Une preuve par l'absurde : je m'écroule, donc j'existe. Et ce qui existe étant par terre, on ne voit pas très bien quelle signification lui donner. Ou plutôt c'est un sens qui vous échappe. Inutile d'apprendre à connaître les rouages de la comédie humaine, on vous les sert tout démontés. Pas la peine de découvrir le secret des coulisses ni l'envers du décor, le théâtre s'est effondré. De tout cela on garde un souvenir étrange non pas de scepticisme mais d'illusion et de dépaysement, qui accompagne les actes de la vie courante, déforme les rapports avec les autres et on se dit parfois : Où suis-je? Que font-ils? De quoi est-il question?

Revenons au journal. On s'expose à bien des risques avec une publication de cette sorte, le moins grave étant de se montrer dans le plus

simple appareil à des gens pour qui le déguisement est une seconde nature et la première des politesses. Pourtant malgré mon sens du ridicule et le souci du qu'en-dira-t-on, je n'ai voulu retenir de ces cahiers que les passages intimes, disons ceux où on se sent le plus démuné, le moins recommandable. Pourquoi? Il est difficile de répondre raisonnablement, je crois que je l'ai fait d'instinct, comme celui qui les avait rédigés pensait en toute bonne foi n'écrire que pour lui et n'être lu par personne. En réalité il essayait de dire ce qu'il éprouvait, d'exprimer ce qu'il ne comprenait pas, devinant plus ou moins que la forme des mots, c'est déjà celle de la vie, une vie absente et dispersée, qu'il s'agit de recueillir. Il jouissait de cette ivresse particulière de la solitude, où les autres sont là, à votre portée, enfin libres et disponibles. On leur parle, ils écoutent et la vie s'anime, on la voit sortir de soi et prendre des couleurs, elle dessine quelque chose qui ne renvoie à aucune expérience vécue ou rêvée, elle devient un signe ou une image qui ne nous appartient plus.

En relisant ces pages mises bout à bout, j'ai eu le sentiment qu'elles ne ressemblaient pas à un journal. Elles racontaient une histoire. Une

histoire intime, sans doute, et vraie, mais qui ne l'était plus de la même façon, à partir du moment où quelqu'un avait pris la peine de l'écrire. Elle était passée de l'autre côté du miroir, là où le temps s'arrête et avec lui les gestes et les paroles. Elle avait rejoint le monde de il était une fois, où tout est possible, puisque tout recommence à chaque lecture. Cette silhouette qu'on aperçoit, ce garçon ou cette vieille dame qu'on entend, ils n'ont déjà plus de mémoire ni d'avenir. Suspendus entre chair et papier, ils ne savent pas que le destin les attend pour en faire des personnages. L'auteur le sait, lui, ou bien il se dupe. Il veut rester seul et sauver ses secrets, mais à quoi bon vivre et comment exister, s'il n'y a pas cette voix, à côté de nous, qui parle et qui nous raconte? C'est peut-être ça, la Joie.

R. V.

N.B. Je dois à Jacques Brenner le titre de ce journal, qu'il a aimé et dont il a, le premier, publié des extraits dans sa revue, Les Cahiers des Saisons.

1946

Ce soir, me promenant sur les bords du canal, je chantonne. Et je me pose cette question : pourquoi cette joie? Je sais que ma volonté est intermittente, que mes résolutions ne sont pas tenues, que mes paroles sont des mensonges, que mes prétentions sont vaines, que je ne gagne pas ma vie, que je suis seul, que je ne suis pas heureux. Je chantonne. Il faut bien que ce sentiment de joie trouve sa place quelque part. Rien ne se perd. Il faut bien que quelqu'un d'autre soit gai, si ce n'est pas moi. Et si l'on m'arrête et qu'on me demande : « Monsieur, pourquoi êtes-vous gai? » que répondre? Petit couplet « jeune France et reconstruction du pays » : « Je suis gai — et pourtant je suis pauvre — mais l'air est vif, mes muscles sont neufs, mon cœur est vierge et j'aime tous les hommes.

L'avenir est à moi! » Non, de préférence, couplet banal et désabusé : « Je suis gai? Je ne le savais pas, mais je vous le promets, cela ne m'arrivera plus. »

Au cours d'une conversation, je me trouve exprimer cette opinion que je ne soupçonnais pas chez moi : notre idéal de vie — ou ce que nous appelons notre vocation — doit nous détacher de la médiocrité de chaque jour. Nous avons un perpétuel effort à faire pour nous tenir au-dessus de la mêlée. Nous risquons à chaque instant de redevenir l'homme-machine : le déjeuner n'est pas prêt, le rendez-vous est manqué, la politique, le prix du beurre, etc. Certainement pas la sérénité du sage, mais la joie d'une farce.

La tentation subtile : je perds mon temps. On ne perd jamais son temps à vouloir travailler.

Deuxième tentation : l'inspiration ne vient pas. Si elle venait, je lui dirais plutôt : fous le camp! (Je crois bien que c'est une phrase de Jules Renard.)

Qu'avez-vous à dire? Je n'en sais rien. C'est à vous de le trouver.

Je suis amoureux d'une femme qui s'incarne dans des personnages différents. La raison pour laquelle aucune ne me convient.

Lanzo dira : « Un jour, il faudra bien que cela disparaisse, ces hommes qui ont des bagues aux doigts, des costumes à carreaux, des mouchoirs parfumés et qui enveloppent le monde dans un billet de banque. Ces femmes qui mangent la nuit, qui digèrent le jour et qui mettent leurs enfants aux cabinets! Les petits bars aux rideaux de mousseline, les mentons gras, les repas au champagne et les coussins souillés des voitures américaines. Un jour, il faudra qu'on y mette le feu, qu'on les embroche, qu'on les étripé! »
Les autres : « Quelle belle journée! »

Tristan de Loonois sera la tragédie de l'amitié contre l'amour vulgaire. Le roi Marc : « Beau neveu, beau neveu, pourquoi me quitter? Pourquoi te perds-tu? » L'homme contre la foule. Tristan est un magicien, il connaît les secrets de la nature, il charme les esprits. C'est le David du monde celtique. Mais il meurt jeune.

« Au fond, toutes vos histoires ne signifient pas grand-chose.

— C'est une faiblesse, je le reconnais, mais c'est Dieu qui a commencé. »

Le corps allongé, l'esprit mort, l'engourdissement dans le bien-être. On dirait par moments que la matière grise a besoin de s'étirer. Il étalait ses petites pensées brillantes sur l'herbe verte. Quand il les prenait dans ses mains, elles devenaient des cailloux.

Il y a des problèmes qui sont importants, sans doute, et même excitants, à propos desquels on peut discuter, perdre son sang-froid et se battre avec courtoisie. Il y a des idées chères, des programmes, des théories, et des batailles sur l'être et le néant, la qualité, la quantité, le statique, le dynamique, il y a des constructions ingénieuses, des schèmes, des figures, des catégories, avec des courbes et des dessins géométriques. Mais personne ne m'ôtera l'herbe agitée par le vent, le calme de la nuit, les notes qui fuient au hasard...

Celui qui expliquera l'harmonie.

« Messieurs, vous avez mis le monde dans une bouteille et nous l'avons trouvé bien petit. »

Donnons à tous ces ânes un peu de paille à manger.

Conseils d'autrui : « Ne vous mariez pas. Un artiste ne peut sacrifier son art à une femme, à des enfants. » Celle qui me dit cela est une vieille fille, au visage de cuisinière, qui a toujours « vécu de ses pinceaux », affirme-t-elle.

Un autre : « Marie-toi, pour avoir l'indépendance. » Celui-là a une femme qu'il n'aime pas mais qui lui reprise ses chaussettes.

Conclusion : ne jamais tenir compte des conseils d'autrui.

« Oh! vous avez beaucoup d'expérience, vous. Vous connaissez les femmes!

— Oui, mais je ne les aime pas. On ne peut pas faire deux choses à la fois, les aimer et les connaître. »

Parfois je pense à mes amis. Ils me

semblent lointains, détachés de moi. S'ils m'apparaissaient dans cette minute, je fuirais.

Demandez-moi n'importe quoi, sauf la fidélité.

Phrase d'un Révérend Père dans une revue : *La franchise exige que l'on pense tout ce que l'on dit. Elle ne demande pas que l'on dise tout ce que l'on pense.* C'est clair mais il reste bien peu à dire.

Les gens : « Qu'en pensez-vous? Dites-moi toute votre pensée. » Ou bien : « Je vais vous dire ce que j'en pense.

— Je m'en moque de ce que vous pensez! Ce qui m'intéresse, c'est ce que vous allez dire.

— Mais c'est la même chose.

— Tu parles!

— Je suis sincère.

— Si vous étiez sincère, vous ne diriez rien. »

Chaque fois que je trouve (ou crois trouver) une idée, un sentiment original, je le répète à tout le monde. Réponse des gens : Oui, c'est bien vrai (ils s'en foutent complètement et je suis déçu de ne plus avoir de secrets.)

Levé à six heures et demie pour aller me promener le long de la rivière. L'eau fume un léger brouillard blanc qui va s'épaississant jusqu'aux arbres. La rive opposée se dessine derrière un voile gris bleu. Le soleil n'est d'abord qu'un disque blanc, puis les rayons percent et s'écartent en faisceaux de chaque côté du rideau d'arbres. L'air scintille comme si des multitudes de gouttelettes y étaient suspendues. J'entends la roue d'une charrette qui grince très loin, les coups réguliers d'une hache maniée par un homme invisible. Je ne pense à rien, je ne suis pas ému, je sens la vie qui pénètre en moi et, dans la nature, je disparaissais comme l'oiseau, ou l'araignée, ou le brin d'herbe.

En ce temps-là, dirai-je, j'avais des joies secrètes et après une journée de travail, j'embrassais le monde et le portais allégrement. Dans mon miroir, je retrouvais ma foi, j'enviais ce visage. En ce temps-là, le soir, en me couchant, je remerciais Dieu, très vite, de m'avoir aidé dans mon travail, mais

je me jugeais indigne de lui adresser une prière. En ce temps-là, dirai-je, j'avais une ambition terrible, celle de me croire différent des autres.

Socrate parle de l'interprétation des mythes :

« Moi, dit Socrate, je veux bien croire toutes les explications raisonnables que les savants donnent des mythes. Mais les hippocentaures, les Gorgones, les Pégases, ramenés à nos dimensions ne sont pas bien drôles. Moi, je crois à la tradition. Je ne suis même pas capable de me connaître moi-même. Je suis peut-être un animal bien plus compliqué que Typhon, ou dont la nature participe à quelque destinée divine... »

Ces gens raisonnables et intelligents qui veulent tout comprendre et tout expliquer : « Moi, dirait Socrate, je les trouve futiles. »

Je ne sais, lorsque je t'aime, si c'est ton âme... Ton âme, où est-elle? Dans ton regard, au bord de tes lèvres, dans les boucles de tes cheveux?

nrf